2me ANNÉE—No 12 Le numéro, 8 cts Samedi, 19 Septembre 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

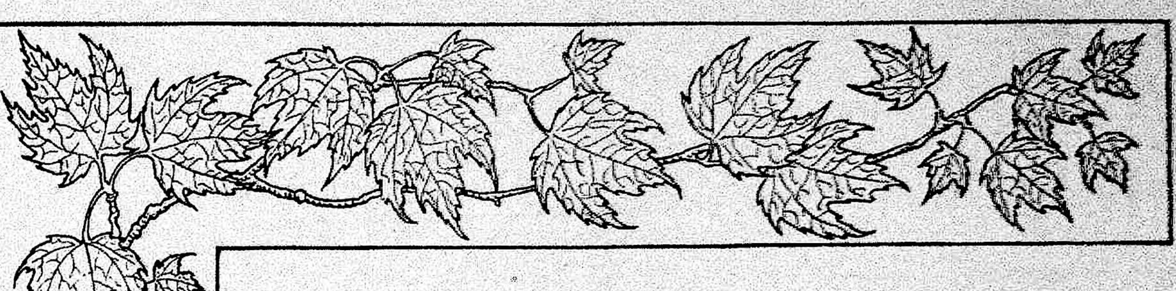
Directrice : R. BARRY

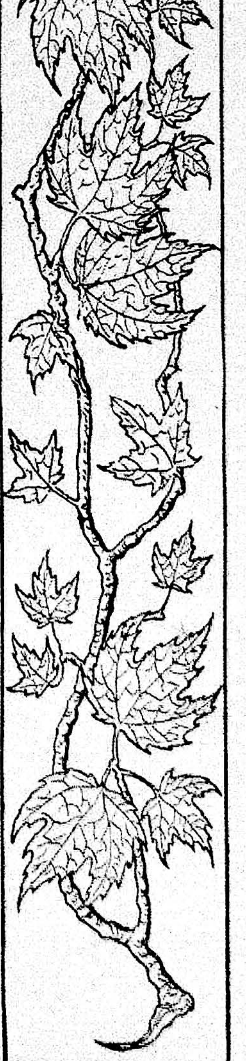
Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell. Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

Semaine du 21 Septembre

"PATRIE"

Drame en cinq actes et huit tableaux.

Theatre des Nouveautes

Telephone, Est 1395

COIN STE-CATHERINE ET CADIEUX.

Semaine du 21 Septembre

DORA Comédie en 5 actes de Victorien Sardou.

Prix, 75, 50, 25 et 15 cts. Loges, $1.00 et 50 c.

MATINEE SAMEDI.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE - CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

J. G. YON

Editeur et Importateur de Musique et d'Instruments

Le PLUS GRAND CHOIX de MUSIQUE au CANADA

1732 STE-CATHERINE

Tel. Bell, Est 1710

MONTREAL

Un assortiment considérable de musique en feuilles et en recueils, ainsi qu'un assortiment complet de l'édition de SCHIRMERS, PETERS et LETOLFF.

Musique pour Piano, Orgue, Violon, Violoncelle, Guitare, Mandoline, Banjo, Cornet, Flûte, Clarinette, Fanfare et Orchestre. Musique religieuse, etc.

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste-Catherine, Montréal.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert. Montréal

FEU **MARINE**

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé	-	$3,000,000.00
Actif	- -	$10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACREMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO PAR LA POSTE, AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN

1688 RUE ST CATHERINE

MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 12 SAMEDI, 19 SEPTEMBRE 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

QUAND MEME

Mon cœur, mon pauvre cœur, pourquoi chanter ainsi ?
De l'amour sans espoir, l'amour au noir souci,
Tu connais l'amère souffrance !....
Tu sais quel horizon s'assombrit devant toi....
Comment peux tu, mon cœur, sans crainte et plein d'émoi,
Rouvrir ta porte à l'espérance.

Oublirais-tu déjà tous les chagrins d'antan !....
Ne te souvient-il plus d'avoir crié : " Va-t en ?"
A celle qui disait : " Je t'aime !...."
O mon cœur, cet amour qui te berce aujourd'hui,
Ce rayon, qui, soudain, tout à l'heure, t'a lui,
Va bientôt s'éteindre de même.

Non, Non !.... ce triste amour ne va pas le garder !....
Vite, recouvre-toi, mon cœur, sans plus tarder
D'une impénétrable cuirasse.
Vite !.... c'est de l'amour que naissent les douleurs....
Et puis.... qui sait, demain, ce qu'il faudrait de pleurs
Pour en bien effacer la trace.

Mon cœur, mon pauvre cœur tente un suprême effort !
L'amour n'est pas la vie, oh non ! non !.... ni la mort....
—La mort finit toute souffrance—
Du court bonheur qu'il donne à ceux qu'il a surpris
L'amour, dur usurier, veut recevoir le prix;
Ce prix c'est la désespérance.

C'est ainsi qu'atterré je parlais à mon cœur
Quand de ton fier regard le souvenir vainqueur
Lui livrait un assaut suprême....
Mais il n'a pas voulu se laisser attendrir....
Et quand je lui disais : " Aimer c'est bien souffrir !....
Mon cœur, lui, répondait : Quand même !

JOSEPH NOLIN.

Montréal.

Le Pont des Chapelets

ON sait qu'il y a, au Cap de la Madeleine, une ancienne église consacrée à Notre-Dame du Rosaire. Fort ignorée jusqu'à ces derniers temps, cette vieille église exerce aujourd'hui une singulière attraction. Dix-huit à vingt mille pélerins vont chaque année prier Marie dans cet humble sanctuaire, le premier dédié au très saint Rosaire dans le Canada.

J'espère donc intéresser nos lecteurs en leur racontant un fait consigné dans les archives de la paroisse du Cap, fait prodigieux, et dont un grand nombre de personnes, encore vivantes, ont été témoins.

***

Il y a seize ans, la pauvre petite église du Rosaire était déjà bien vieille, et la paroisse du Cap avait résolu d'en bâtir une autre. Durant l'automne 1878, toute la pierre de l'église paroissiale actuelle fut préparée sur la rive sud.

On voulait commencer les travaux aux premiers jours du printemps. Il fallait donc transporter la pierre.

—Attendons le pont de glace, dirent les habitants du Cap et leur curé, feu M. Désilets.

Or, à cet endroit, le Saint-Laurent mesure quarante arpents de large, et tous les Canadiens savent qu'il est bien loin de prendre tous les hivers.

Les gens du Cap le savaient mieux que personne, mais ils disaient gaiement avec leur pieux curé :

—Nous dirons le chapelet et la sainte Vierge fera prendre le pont.

Soit dit en passant, le chapelet a toujours été en grand honneur, parmi les paroissiens du Cap de la Madeleine.

Le curé décida donc que chaque dimanche, après la grand'messe, il irait s'agenouiller devant la statue de la Vierge et là, réciterait le chapelet avec toute la paroisse, pour obtenir la faveur désirée.

Cependant, les dimanches se succédaient : janvier, février et une partie de mars s'écoulèrent.

Le fleuve géant, comme disent nos poètes, restait libre devant le Cap. On avait beau multiplier les chapelets, il roulait toujours aux yeux de tous ses belles eaux profondes où pas une glace n'apparaissait.

Humainement parlant, à ce temps de l'année, il n'y avait plus rien à espérer ; mais M. Désilets et ses paroissiens s'entêtèrent et continuèrent de prier. Enfin, le 14 mars, vers le soir, il s'éleva du sud-ouest un grand vent. Ce vent souleva les battures et des débris de glaçons descendirent dans la grande anse formée par le fleuve en bas du Cap.

Le vent continua de rugir et la nuit se passa dans l'attente.

Au point du jour, bien des regards interrogèrent le fleuve. Il était couvert de neige entremêlée ça et là de glaçons.

La journée se passa ainsi.

Le lendemain, 16 mars, était un dimanche. M. le curé Désilets se trouva malade. Il ne parut pas à l'église. M. Duguay, curé actuel du Cap, le remplaça, et, les vêpres finies, se dirigea, avec quelques hommes, vers la grève.

Firmin Cadotte, une hache à la main, un cable passé autour de la ceinture, marchait le premier. Flavien Bourassa tenait les bouts du cable.

A une quinzaine d'arpents en bas de la vieille église, ils trouvèrent des glaçons joints ensemble par de la neige flottante, portée par un léger *frasis*. C'étaient de petits bancs, que le vent avait détachés des rives. Le plus grand, long de deux arpents, n'avait pas plus de quarante à cinquante pieds sur la largeur du fleuve. Néanmoins, M. Duguay décida qu'il fallait traverser.

" La distance d'un banc à l'autre était très variable, dit-il, dans les *Annales du Rosaire*. Ici, il n'y avait que cinq pieds, là, dix à quinze, ailleurs vingt, trente, cinquante, un demi-arpent et même davantage. Or, entre ces bancs, il faut bien le noter, il n'y avait pas de glace : rien que de la neige portée par du *frasis*. Nous hâtions le pas là où nous sentions que nos pieds descendaient dans le fleuve. Nous marchions ainsi sur un abîme. J'ai si bien constaté, avec tous mes hommes, qu'il n'y avait point de glace, que j'enfonçais ma canne dans le *frasis* aussi bien qu'on enfonce un bâton dans la neige molle et mouvante.''

Pour s'expliquer que des hommes raisonnables aient pu tenter le passage du Saint-Laurent dans des conditions pareilles, il faut bien admettre une inspiration d'en haut, et se dire que la Vierge du Rosaire, qu'on avait tant priée, voulait donner une preuve de sa puissance.

" Je n'ai pas encore compris, écrivait dernièrement M. l'abbé Duguay, comment, lorsque je sondais moi-même l'abîme sur lequel je marchais, je ne craignais rien ni pour moi, ni pour ceux que, sans un prodige, je conduisais à la mort.''

Quand M. Duguay et ses compagnons atteignirent le dernier fragment de glace, ils se trouvaient encore à six arpents de la rive sud. Devant eux, il n'y avait plus que de la neige mouvante.

Le prêtre eut alors un moment d'angoisse. Mais lui et ses hommes purent gagner un endroit où le vent avait fait déferler l'eau sur la neige et lui avait ainsi donné un peu plus de consistance.

Tous parvinrent heureusement au rivage. Leur foi en la protection de Marie ne connaissait plus de bornes. On peut bien l'assurer, car, malgré la nuit qui s'approchait, ils entreprirent de baliser le passage et d'y construire un pont de glace solide.... D'autres vinrent le rejoindre. Tout en invoquant sans cesse la Vierge Marie, ils arrosaient la neige.... Parfois, enfonçant la main dans cette neige molle, il leur arrivait de la plonger dans le fleuve qu'ils entendaient gronder sous eux.

Soixante à quatre-vingts hommes travaillèrent ainsi sur la neige et les glaçons flottants jusqu'à onze heures de la nuit. Encore, faut-il ajouter que les quelques fanaux qu'ils avaient étaient bien loin de suffire à les éclairer.

Les Trifluviens, accourus sur le boulevard qui domine le fleuve, regardaient de loin ce spectacle, ne pouvant en croire leurs yeux.

Le lendemain, plus de cent traineaux furent employés à transporter la pierre sur le pont si extraordinairement construit. On chargeait ces traineaux de blocs pesant plus de trois mille livres.

Quelques chiens qui suivaient les voitures s'étant aventurés en dehors des balises, on les vit aussitôt enfoncer sous la neige et dans le fleuve.

Le charroyage dura huit jours. On n'eût à déclarer aucun accident un peu notable.

Quand la pierre fut transportée, le pont se désagrégea de lui-même.

Les habitants du Cap, témoins ravis de ces prodiges, appelèrent ce pont, *le pont des chapelets*.

***

C'est, dit-on, après avoir entendu le récit de ce fait que Léon XIII a ordonné qu'on récitât publiquement le chapelet, dans toutes les églises, chacun des jours du mois d'octobre.

LAURE CONAN.

Le Coin de Fanchette

A la demande réitérée de plusieurs de nos abonnés, nous ouvrirons, à partir du 1er numéro d'octobre une page aux correspondants sous l'ancien vocable *Coin de Fanchette*.

Nous désirons surtout donner une forme utile et pratique à ces entretiens familiers, et dans ce but, toute demande futile ou considération oiseuse seront soigneusement écartées de cette page.

Dans une colonne spécialement consacrée à l'étiquette, une collaboratrice très compétente, se charge de répondre à toutes les questions qui lui seront soumises relativement à ce code exigeant.

Nous espérons que ces innovations auront l'heur d'être agréables à nos lecteurs et lectrices.

En voulant trop éplucher les hommes, on leur trouve tant de défauts qu'on devient misanthrope, et l'on ne se rend pas plus heureux.

MME ACKERMANN.

Les Femmes de Lettres

ON parlait de Madame Marcelle Tinayre et de *la Maison du Péché*...

Quelqu'un dit :

—Les femmes de lettres, si elles continuent de ce pas, vont battre, haut la main, les hommes de lettres.

—Allons donc ! objecta dédaigneusement un romancier psychologue.

—Dame ! Voyez les vitrines des libraires. Ecoutez ce qui se dit dans les salons, dans les académies et, au besoin, dans les omnibus. Partout, on lit des livres de femme. Les journaux, les revues, les magazines sont de plus en plus enjolivés par des signatures féminines. Prenez garde, messieurs, prenez garde !

—Allons donc ! répéta le psychologue. C'est comme dans la chanson :

. Prenez garde !
La Dame blanche vous regarde.

—A votre aise. Mais, tout de même, à votre place je serais inquiet. Voilà que les femmes s'emparent du théâtre, de la poésie, du roman, de la presse, bref d'une quantité de domaines où les hommes croyaient régner en maîtres.

—Hi ! hi ! ricana le romancier, une invasion de bas ble s...

—Monsieur, le bleu est une très jolie couleur. D'ailleurs, je ne m'inquiète point de la couleur des chaussettes avec lesquelles vous fîtes vos œuvres troublantes (oh ! combien !). Souffrez donc que je n'aie point souci de savoir si l'auteur d'un livre qui me plaît ou d'une pièce que j'applaudis est chaussé de soie azurée ou de fil bleu de ciel. Laissons donc, une fois pour toutes dans la friperie des rengaines cette vieille plaisanterie sur les bas. Renonçons, je vous en prie, à cette analyse des "dessous." On en a tant abusé, hélas ! dans les romans psychologiques ?

—Enfin, répliqua le psychologue un peu vexé mais bon garçon, je n'ai jamais souffert, pour ma part, de cette concurrence intellectuelle d'un sexe charmant dont les fantaisies sentimentales et les caprices compliqués m'ont valu mes plus beaux succès de librairie. Les femmes, adorables jusque dans leur c uauté, peuvent me faire du mal. Je ne leur en voudrai jamais. Non jamais, pour ces chères ennemies, ne tombera pas de ma bouche un reproche amer.

—A merveille. J'aime à vous voir dans ces excellentes dispositions. Tout s'arrangera. Et je ne vois pas, en somme, pourquoi les écrivains mâles ne vivraient pas en bonne intelligence avec les femmes qui écrivent.

—Il y a beaucoup de femmes qui écrivent, n'est-ce pas?

—Enormément.

—Soit. Mais il ne suffit pas d'écrire. Il faut encore être initié aux secrets et aux roueries du métier. La Bruyère l'a dit : "C'est un métier que de faire un livre." Et celui-là s'y connaissait, je pense.

—Je ne sais pas ce que La Bruyère dirait de nos femmes de lettres s'il revenait au monde. Mais, si vous me permettez de faire, moi aussi, des citations, j'oserai m'abriter derrière l'autorité de votre auteur, lequel a dit, amoureusement, dans son chapitre des *Ouvrages de l'esprit :* "Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche : elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste que tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée qui est délicate..." Tenez, si vous voulez vérifier l'exactitude de ces fines remarques, lisez, par exemple, la prose de Mme Myriam Harry.

—Ah ! oui, *Petites Epouses*.

—Parfaitement, *Petites Epouses*. J'ai lu les *Petites Epouses*. Et je partage absolument l'opinion d'un critique qui a fait un vers à ce sujet :

Quelque chose comme un Loti qui serait femme.

—Il y a autre chose que du "Loti" dans l'exotisme féminin de Mme Myriam Harry. Evidemment, on ne peut pas s'aventurer aux pays jaunes sans risquer d'être ensorcelé par le sourire de "Madame Chrysanthème." Mais, croyez-moi, il y a dans le touchant et pittoresque roman de Mme Harry des nuances de pensée, de sentiment et de style qu'un homme, fût-il Pierre Loti, n'aurait pas trouvées tout seul.

—C'est possible.

—Et les femmes, depuis quelque temps ne sont pas moins admirables en vers qu'en prose. Les poèmes de Mme la comtesse Mathieu de Noailles ont conquis les lecteurs ingénus, en même temps qu'ils s'imposaient à l'attention des connaisseurs par un savoureux mélange d'artifice et de naïveté dont nous sommes incapables, nous autres pauvres hommes. L'Académie, séduite par je ne sais quel attrait de fraîche nouveauté, s'est occupée, pendant toute une saison du *Cœur innombrable* et de *l'Ombre des jours*. L'illustre Compagnie fut d'abord inquiète. Etant gardienne des traditions sacrosaintes, elle s'effaroucha de quelques innovations prosodiques, comme aussi de telle ou telle expression originale, insolite ou prime-sautière. Finalement les Quarante ont fait comme tout le monde. Désarmés par une grâce plus forte que tous les traités de versification, ils ont applaudi de tout cœur. Et l'on entendit, sous la Coupole, une rumeur de joie et d'enthousiasme, semblable à ce rire étincelant des Dieux qui retentissait en échos sonores sur les sommets olympiens.

—C'est vrai.

—Du reste, Mme la comtesse M. de Noailles, la triomphatrice d'hier et d'aujourd'hui, a remporté une victoire d'autant plus glorieuse que la lutte ne fut pas sans péril. De nombreuses rivales lui disputent la palme. Autour d'elle, j'entends frémir des lyres et des harpes, qui accompagnent un joli chœur de voix féminines. Mme

Lucie Delarue-Mardrus a publié un florilège où des accents singulièrement généreux et énergiques alternent avec un tendre gazouillis de fauvette volontiers attirée par le divertissant ramage de Paris. Il y a dans ces confidences poétiques une exquise émotion de nostalgie agreste, mêlée à un bouquet de ressouvenirs citadins.. Mlle Anne Ormont a chanté, en sourdine, la *Chanson de la Belle au bois dormant*.. Mlle Lucie Félix-Faure a publié dans la *Revue des Deux Mondes* une série de poèmes graves et harmonieux... Et quel dommage que M. Jean Bertheroy ait renoncé à la poésie !

—Vous dites ?

—Je dis : M. Jean Bertheroy. Chacun sait que M. Bertheroy, le poète des *Femmes antiques*, est une femme. Elle écrit maintenant en prose, sans toutefois renoncer à la dévotion passionnée qui l'entraina vers le bois sacré des Muses. Son bel *Eloge d'André Chénier*, récemment couronné par l'Académie française, semble un acte d'éloquente contrition, inspiré par le regret d'avoir quitté la poésie pour le roman. Mais comme je comprends que les femmes écrivent des récits romanesques ! A vrai dire, elles semblent créées et mises au monde pour exceller dans ce genre de littérature. Quelle est la femme, aimée ou aimante, qui ne puisse nous raconter au moins une histoire d'amour? Ah ! je comprends que l'auteur d'*Amitié amoureuse* ait écrit : *L'amour est mon péché !* et qu'elle ait analysé douloureusement le *Doute plus fort que l'amour*. Je ne suis pas étonné que M. Claude Ferval ait si fortement, si doucement dépeint les délices de l'*Autre amour*. Je m'attendais à voir M. Jean Dornis nous raconter, avec une émotion pleine de grâce, les étapes de la *Voie douloureuse* et chercher, en de nobles élégances la *Force de vivre*. Le *Vain Amour* de M. Jacques Trêves me touche sans me surprendre. L'*Eve victorieuse* de M. Pierre de Coulevain est un portrait pris sur le vif. M. Guy Chantepleure sait de quoi il parle lorsqu'il nous entretient un peu précieusement, des *Ruines en fleurs*...

—Pardon, mais il me semble que MM. Claude Ferval, Jean Dornis, Jacques Trêves, Pierre de Coulevain, Guy Chantepleure...

—Les femmes qui écrivent ne sont pas obligées de nous dire leur vrai nom. George Sand, Daniel Lesueur, Arvède Barine ont déjà donné l'exemple de ce déguisement permis. Je crois que le pseudonyme de Claude Ferval cache le nom d'une des femmes les plus distinguées de la société parisienne. J'imagine que M. Jean Dornis est également une femme. Je devine que M. Jacques Trêves est une femme. M. Pierre de Coulevain est, dit-on, une femme. M. Guy Chantepleure a bien l'air d'une femme. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les signatures de MM. Henry Ardel, Jean Pommerol revèlent des écritures de femme...

—Diable !

—Les femmes sont particulièrement aptes à dépeindre cette passion de l'amour, dont elles ne peuvent s'empêcher d'être, tour à tour, curieuses, effarées, chantées ou meurtries. Tantôt reines et tantôt victimes de nos affections et de nos volontés, exaltées sur un haut piédestal par notre idéalisme intermittent, foulées aux pieds par notre matérialisme coutumier, déesses ou servantes, idoles ou esclaves, elles sont en tout cas aux premières loges pour nous observer, pour nous juger. M'est avis qu'avec cette pléiade de romanciers féminins, les hommes vont passer un mauvais quart d'heure. Préparons-nous à entendre quelques salutaires vérités.

. . . .

La conversation prit fin. Le psychologue s'en alla, rêveur.

(*Le Figaro.*)

GASTON DESCHAMPS.

En politique, un démenti vaut très souvent un aveu. MME ROLAND.

On ne sait pas assez que parfois un simple mot d'une femme peut relever, sauver un homme, le grandir à ses propres yeux, lui donner pour toujours la force qui jusque-là lui a manqué.

J. MICHELET.

Le jeu des définitions :

AMOUR.—Un roman qui a le caprice pour préface, l'indifférence pour conclusion, et dont il est extrêment rare que les auteurs tirent une seconde édition.

De l'influence d'une bottine.

Entre autres racontars dont on a tant abusé au sujet du départ de la princesse Louise de Saxe, on dit que la première discussion qui éclata entre le roi Albert de Saxe et la princesse eut pour cause une paire de bottines.

On jouait de la comédie au Château et la princesse avait daigné accepter un rôle de femme de chambre. Pour mieux jouer son rôle, elle avait appris, ayant à cirer une paire de bottines sur la scène, à bien faire reluire les chaussures.

Le roi trouva ce geste incompatible avec la grandeur d'une princesse héritière du trône. Il tança vertement la comédienne improvisée et lui défendit de continuer à jouer le rôle.

De là est venue, paraît-il, la source des nombreux malentendus qui eurent lieu par la suite entre la princesse et la famille de son royal époux.

On peut bien dire que cette aventure est survenue à propos de bottes!...

L'enseignement primaire

(25ME ANNÉE)

L'organe des écoles primaires catholiques de la province de Québec vient d'entrer dans sa vingt-cinquième année d'existence. La livraison de *L'Enseignement primaire* de septembre 1903 célèbre cet heureux anniversaire en publiant un numéro excessivement instructif et utile par les nombreux et intéressants documents qu'il contient. C'est bien là la manière de fêter les noces d'argent d'une revue.

La livraison de *L'Enseignement primaire* de septembre sera distribuée à toutes les écoles et aux secrétaires-trésoriers des commissions scolaires d'ici au 15 du présent mois. La réimpression complète des nombreuses adresses de la revue, oblige son imprimeur à retarder de huit jours l'expédition du numéro de septembre.

Le jeune Gabriel—six ans—est sur les genoux de sa mère et paraît soucieux comme si une grave recommandation lui avait été faite.

Tout à coup, le conducteur étant retourné sur la plate-forme après avoir recueilli à droite et à gauche le prix des places des voyageurs, la petite voix flûtée de l'enfant s'élève, demandant :

—Petite mère, quand c'est qu'il faudra dire que je n'ai que trois ans ?

Le Théatre des Nouveautés

Ce charmant théâtre a rouvert ses portes avec un succès qui a dépassé toute attente.

On a refusé du monde tous les soirs et le public a fait un accueil enthousiaste aux artistes.

Le *Vertige*, comédie en quatre actes de Michel Provins, a servi de début à la nouvelle troupe qui est excellente et très homogène.

On a dit avec raison que le sujet de cette pièce n'était pas très neuf; toutefois l'ingéniosité des détails en est suffisamment renouvelée pour que les aventures de cette pauvre Andrée de Roville ne manquent pas de nous intéresser. Au surplus, Michel Provins nous prévient lui-même en quelque sorte qu'on trouvera dans l'*Honorine* de Balzac les situations principales de sa pièce. Mais il ne craint pas de nous en avertir parce qu'il sait que l'étude qu'il fait des mêmes passions lui appartient quand à la forme.

"C'est imiter quelqu'un que de planter des choux." Seulement, comme dit l'autre, reste la manière.

Le *Vertige* a été interprété aux Nouveautés d'une façon irrépréhensible. Mademoiselle Varennes, élégante, distinguée, d'un charme très prenant, est une artiste intelligente et sympathique que nous applaudirons toujours avec plaisir.

Madame Devoyod a fait une comtesse Moselli très séduisante, d'une coquetterie savoureuse et elle a remporté un double succès de femme et d'artiste.

Nous sommes désireux de voir Mlle Rivière dans un rôle moins effacé que celui d'Edith Laverdier. La grâce souriante, la mutinerie et le naturel qu'elle a montrés dans deux scènes trop courtes, nous permettent d'espérer beaucoup.

M. Dhavrol a joué comme toujours avec beaucoup de dignité et M. Fertinel, dans Chatelier, a été irréprochable de tenue et de diction. M. Laurel dans le rôle ingrat de Mareuilles s'est révélé comédien de premier ordre.

Cette fois, nous pouvons affirmer que la Société Anonyme des Théâtres a doté Montréal d'une scène bien française. La tentative était osée, car on pouvait craindre qu'une scène de haute comédie ne fut pas facile à établir dans une ville comme Montréal, où on a pris l'habitude du théâtre américain. Heureusement l'esprit épais et le plus souvent grossier de ce théâtre extravagant, n'a pas faussé le goût du Canadien français et l'assistance assidue et nombreuse qui fréquente les Nouveautés en est la meilleure garantie.

Nous sommes heureux de remarquer que le répertoire de la Saison 1903-4, contient un grand nombre de pièces qui sont absolument morales et il serait à souhaiter qu'au lieu de fréquenter très librement comme on le fait des théâtres qui n'ont souvent de pudique que la consonnance britannique de leur désignation, on allât plutôt en famille à des spectacles intelligents, délicats et choisis avec soin.

Pour le bénéfice des lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, nous avons relevé quelques-unes de ces comédies... blanches.

Rostand—Les Romanesques, Cyrano. L'Aiglon. *Richepin*. — Le Flibustier. *Pailleron*. — La Souris, l'Etincelle. *Legouvé*. — Par droit de conquête. *Erkman-Chatriand*.—L'Ami Fritz, Le Juif Polonais. *Paul Delain*.—La Mégère apprivoisée. *Paul Hervieu*.—La course du flambeau. Enfin plusieurs autres de Coppée, de Manuel, de Feuillet, de Mme de Girardin de Sardou et quelques-unes encore tirées des grands classiques.

***

A l'occasion du départ pour l'Allemagne de M. Alfred Laliberté, un jeune artiste aussi sincère que bien doué, on organise pour le 1er octobre prochain, à la salle Windsor un grand festival de musique canadienne. C'est la première fois nous pensons, que l'on pourra juger dans une même soirée de la musicalité des Canadiens comme compositeurs et comme interprètes.

En effet le programme sera composé exclusivement d'œuvres canadiennes et nous saurons reconnaître que l'art de la composition n'est pas ignoré chez nous et que nous devrions en favoriser davantage le développement. Malheureusement dans nos concerts, qui sont pourtant assez nombreux, nos compositeurs n'apparaissent que rarement. C'est regrettable. Tout en nous faisant connaître les auteurs étrangers on pourrait fort bien imprimer plus souvent les noms de quelques-uns des nôtres sans craindre qu'ils fassent mauvaise figure, en bon rang, avec plusieurs auteurs français.

Le choix des œuvres qu'on exécutera au grand festival annoncé, porte indifféremment sur celles qui nécessitent plusieurs chanteurs et nous entendrons un chœur puissant en plus de nos meilleurs virtuoses du piano, du chant et du violon.

Je relève au hasard quelques numéros du programme : Une cantate de Lavallée-Smith, des chœurs de MM. Tremblay, Contant, Desjardins, des *lieds* de M. Fortier des pièces variées de MM. Pelletier, Letondal, Renaud, Laliberté, etc, etc.

Ne manquons pas cette occasion unique d'applaudir des œuvres canadiennes et montrons par notre empressement que nous sommes désireux de voir cette manifestation d'art national, remporter un énorme succès.

FALSTAFF.

Devises feminines

Si les devises servent de langage aux héros comme cela a été dit, elles sont aussi très affectionnées par les femmes.

Rarement, une femme en vue négligea de prendre une devise et de préférence elle la choisit symbolique.

La belle Mme Tallien avait pris pour emblême une rose, avec ces mots : "Le méchant n'y voit que l'épine."

L'Impératrice Joséphine, un héliotrope avec ces mots que son mariage justifia : "Vers le soleil !"

Mme de Genlis, une noisette, avec cette devise : "Aimée de l'enfance."

Ninon de Lenclos avait une girouette entre quatre vents : "Je ne varie point quand ils ne changent pas."

Mme Geoffrin : "Aimer et pardonner."

Une amie de Mme de Lesdiguière, grand'mère à trente ans, lui avait choisi pour emblême un oranger couvert de fleurs, avec cette devise charmante : "Le fruit n'en défend pas la fleur."

Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*).

—Vous apprendrez, — dit-il. — Promettez-moi d'essayer pendant que je serai ici.

—Soit ; mais quand vous serez parti....

Elle s'arrêta court, étonnée du serrement de cœur qu'elle ressentit à cette idée du départ de son cousin. Très vite, elle ajouta :

—Quand vous serez parti, j'aurai bien plus à travailler !

—Je sais que je suis égoïste, mais cet acharnement au travail me fait l'effet d'un reproche à ma propre oisiveté, comme votre susceptilité un reproche à ma fortune. Je vous assure que j'ai réellement souffert jusqu'ici de mon inutilité. Peut-être aurais-je dû partir pour l'Australie avec cinq livres dans ma poche et voir si mes bras ne sont pas aussi forts et ma tête aussi solide que ceux de la généralité de mes semblables. Mais quelle folie ! Est-ce que cela eût empêché ma fortune d'exister ? Est-ce que la première fois que j'aurais dû me passer de cuiller à sel ou mettre une paire de bottines toutes faites, je n'aurais pas télégraphié pour me faire envoyer le prix de ma traversée pour revenir.. Mais voyez-vous, tant que le monde durera il y aura de la misère à côté de la richesse. C'est le sort qui le veut ainsi et je n'ai pas choisi mon lot ; tant mieux pour moi, tant pis pour ceux qui ont tiré le mauvais numéro à la loterie de la vie.... C'est là la seule vraie philosophie de l'existence.

—Pouvez-vous parler ainsi ?

—Il le faut bien, puisque vous refusez à ma fortune d'être utile de la meilleure façon qu'elle puisse l'être, c'est-à-dire par vos mains !

Il avait le visage animé, une lueur ardente dans les yeux qu'il fixait sur la fille d'Emile Eldringen. Elle ne l'avait jamais vu ainsi et tressaillit longuement.

—Ah !—s'écria-t-il en lui saisissant la main,—pourquoi.... pourquoi n'êtes-vous pas ma sœur ?

—Votre sœur ?....—répéta Ulrique songeuse en retirant lentement sa main.—Oui, pourquoi ne suis je pas votre sœur ?....

Un trouble vague, inconnu, avait à ce mot pénétré son âme ; elle éprouvait une émotion bien inexplicable puisqu'elle-même, la semaine précédente, sous les sapins, avait été la première à évoquer cette impossible fraternité ; mais alors elle avait trouvé cela naturel et son âme était calme ; pourquoi ne l'était-elle plus maintenant ?

—Vous auriez pu me venir en aide, Ulrique,—poursuivit Sir Gilbert.—Vous m'auriez appris le bonheur de travailler et moi j'aurais été en droit de vous imposer celui des longs loisirs !

—Ce qui me rappelle que je vous ai obéi trop longtemps,—dit Ulrique en se levant. — Voici l'heure du souper et rien n'est prêt.

Vive et légère, elle disparut dans la maison, tandis que Gilbert la suivait des yeux.

Le lendemain matin, comme elle était seule chez elle, une voix, sur le seuil, la fit se retourner.

C'était l'hôtesse du *Soleil d'Or*, un panier au bras et un parapluie de coton à la main.

—Vous êtes occupée ?....

—Moi ?.... du tout, balbutia Ulrique, de l'air d'une coupable prise en faute, en se hâtant de cacher un objet qu'elle tenait dans sa main.

De fait, Ulrique était surprise au cours d'une occupation très captivante : mais ce n'était ni de nettoyage ni de cuisine ; l'objet qu'elle avait maladroitement caché était son miroir, devant lequel elle faisait onduler en rêvant les flots de sa superbe chevelure.

—Vous avez quelque chose à me dire ?—demanda Ulrique, d'un ton un peu bref.

—Vous avez là un ruban rouge qui ferait très bien dans vos cheveux, en effet, dit la femme d'un ton singulier, en fixant sur Ulrique un œil perçant.

—Voyons, que désirez-vous ?.... Je vous assure que je n'ai pas le temps....

—Il n'y paraît guère ! Enfin, je veux bien. Voilà ; je viens vous demander un grand service....

—Dites....

—Celui de faire durer cela.... au moins jusqu'à la la fin du mois.

—Faire durer quoi ?

—Dame,.... la chose....

—C'est que, voyez-vous, ce n'est pas souvent que le *Soleil d'Or* a une chance comme celle-là ! Ces dix derniers jours m'ont rapporté de quoi regarnir la salle d'une rangée de tables neuves, et j'ai calculé que je pourrais avoir en outre les bancs, s'il reste encore huit jours.

—Vous voulez parler de Sir Gilbert ?

—Du comte, oui.

—Mais que puis-je à cela, moi ?—demanda Ulrique qui, comprenant enfin, fut prise d'une folle envie de rire.

—Tout dépend de vous.... si vous savez faire durer....

—Mais durer quoi, encore une fois ?

—Voyez-vous cela ! Oh ! bienheureuse sainte Barbe ! Eh bien, puisque vous voulez que je mette les points sur les *i*, je vous demande de tenir encore un peu la bride haute à votre amoureux.

Ulrique demeura d'abord immobile de saisissement, puis une violente rougeur lui monta au visage, tandis qu'elle se redressait hautaine et menaçante.

—Je n'ai pas d'amoureux, sachez-le bien!—s'écria-t-elle en faisant un pas vers sa visiteuse, qui recula.

—Il ne faut pas vous offenser,.... c'est en tout bien tout honneur, ce que j'en dis, et c'est bien naturel, étant comtesse, que le comte.... Enfin, je vous demande seulement cela... Si j'ai agi un peu vite autrefois, à cause de Franzi, je ne vous en ai pas moins rendu quelques services à l'occasion.... Oui, n'est-ce pas, huit jours seulement? N'allez pas trop vite; tant que lui n'est pas sûr de vous, moi je suis sûre de lui; tandis que quand la chose sera réglée, qui sait s'il ne vous emmènera pas bien loin, je ne sais où?....

Ulrique était restée toute droite auprès de la table, la tête haute, les lèvres relevées par un sourire de mépris.

—Vous vous trompez,—dit-elle,—Sir Gilbert n'est venu ici ni pour me faire la cour, ni pour m'épouser. C'est mon cousin.

L'hôtelière partit d'un bruyant éclat de rire.

—La belle raison!.... Est-ce que ça empêche quelque chose ça? Et s'il reste ici, un beau monsieur comme ça, ce n'est pas, bien sûr, Glockenau qui le retient. S'il ne vous a pas encore fait la cour, ça ne tardera pas. On ne s'échappe pas à son sort, voyez-vous; et vous deux,.... c'est aussi sûr que ça arrivera qu'il faut qu'une pierre jetée dans l'eau aille au fond.

C'était plus que n'en pouvait entendre Ulrique.

—C'est odieux, ce que vous dites,—s'écria-t-elle,—je ne vous reconnais pas le droit de me parler ainsi! Sortez,.... sortez sur-le-champ!

L'hôtesse battit prudemment en retraite, mais non sans lancer, en guise d'adieu, ce rappel intéressé:

—N'oubliez pas mes bancs!....

Cette intervention de la grossière matrone causa d'abord chez Ulrique un débordement d'indignation. Le calme charmant de ses rapports avec son cousin s'en trouvait empoisonné. Ces derniers jours avaient été si heureux! Fallait-il qu'une telle interprétation vînt jeter son fiel dans cette joie que, pour la première fois de sa douloureuse existence, elle goûtait avec délices? Ce monde venimeux ne voulait donc pas croire à l'amitié? Et quelle plus charmante amitié que la leur? Gilbert et elle ne s'étaient-ils pas répété que, plutôt que cousins, ils étaient frère et sœur?.... Mais cette évocation de ces noms fraternels lui fit sur le cœur comme une pression douloureuse. C'était comme si, instantanément, eût été arraché le rideau qui lui voilait son âme à elle-même; et, pendant que ses lèvres disaient: "Cette méchante femme se trompe, tout son venin ne fera pas que Gilbert ne soit toujours pour moi un frère," son cœur, tout bas, mais nettement, répondait: "Elle ne se trompe pas, Ulrique, car tu aimes Gilbert!" Peu à peu, après l'avoir faiblement combattue, cette nouvelle idée s'acclimata dans l'esprit d'Ulrique. Elle avait beau se dire que cette insinuation de l'hôtesse avait à jamais gâté son bonheur, elle n'en revit pas moins Gilbert chaque jour avec une joie toujours plus vive. Depuis que, sans analyser ses sensations, elle s'était fait cet aveu, les entretiens, pendant qu'appuyé contre la porte de la laiterie il la regardait vaquer à ses rustiques occupations, les promenades sous les sapins, les visites aux paysans, tout cela revêtait des couleurs nouvelles plus douces, vraiment ravissantes et délicieusement troublantes. Pourquoi eût-elle essayé d'échapper à son sort? N'était-il pas fatal, comme la pierre qui va au fond de l'eau? Tout bas, elle disait: "Oh! maintenant, je suis heureuse d'être jolie, je suis heureuse d'être jeune!" Et coquettement, elle nouait moins serré le fichu de paysanne.... qui ne cachait plus qu'à demi ses beaux cheveux.

Elle se laissait vivre ainsi, jour par jour, oubliant hier et ne regardant pas demain.

Un jour de la fin de septembre, Ulrique et son cousin s'étaient à leur insu enfoncés plus loin que de coutume dans la forêt. Ils s'y égarèrent, et la nuit les surprit en même temps qu'une pluie torrentielle. Ils marchèrent plusieurs heures, croyant toujours retrouver leur chemin et le perdant de plus en plus. Si forte et si vaillante que fut Ulrique, elle dut, brisée et les pieds endoloris, accepter l'appui du bras de Gilbert et en ressentit un délicieux malaise. Bientôt, sous ses vêtements mouillés, elle commença à trembler et ses dents s'entre-choquèrent de froid. Sir Gilbert, malgré ses protestations de plus en plus faibles, ôta son habit et l'en couvrit, s'exposant gaiement en gilet à la pluie glacée. Il en étaient arrivés, vers dix heures, las de leurs efforts pour tenter de sortir du labyrinthe des bois, à chercher quelque arbre creux qui leur servît tant bien que mal d'abri jusqu'au jour, lorsqu'à travers l'obscurité d'une pente boisée ils virent soudain briller une lumière. Elle fit l'effet d'un phare à ces naufragés et ils hâtèrent le pas.

C'était une maison de garde et le forestier vint lui-même ouvrir la porte aux coups frappés de Sir Gilbert. Il entrèrent et trouvèrent dans la salle basse toute une société installée devant un clair feu de sarments, pendant qu'un des fils du garde jouait assez gauchement de la cithare. C'étaient cinq ou six dames à la mise élégante et autant d'hommes, portant des costumes des bons faiseurs; mais les robes étaient souillées et fripées par la boue et la pluie et les jaquettes fumaient en séchant devant l'âtre; des parapluies et des ombrelles, s'appuyaient contre les murs.

—Ces messieurs et ces dames,—expliqua à mi-voix le garde aux nouveaux arrivants,—étaient allés faire un pique-nique en forêt quand ils ont été, comme vous, surpris par la pluie et sont venus se réfugier ici.

(*A suivre*).

Comment les bébés doivent être soignés

L'INFLUENCE que la jeune mère peut avoir sur le développement intellectuel de son enfant n'est pas contestée, mais on ne fait guère attention, et c'est très regrettable aux soins corporels qu'elle pourrait lui donner de façon à redresser, dès le tout jeune âge, les imperfections qui l'empêcheraient d'être un homme irréprochablement conformé.

L'entretien et les soins essentiels de l'enfant doivent être donnés avec la plus grande sollicitude, c'est entendu; mais, en dehors de là, il y a beaucoup de choses à remarquer, auxquelles, malgré leur importance, beaucoup de jeunes femmes ne font aucune attention.

Les oreilles écartées de la tête ou le nez écrasé défigurent souvent un visage d'enfant, d'ailleurs agréable. C'est la faute de la mère. Pourquoi laisser ces difformités au petit chérubin ? Plus tard, elles en feront la risée et le souffre-douleur de ses camarades d'école, parce qu'il aura des oreilles d'âne et un nez de dogue. Et il eût été si facile de les lui éviter !

Dès les premiers jours de la naissance, il faut faire attention que le baby ne dorme pas sur son oreille repliée, il faut observer si l'autre oreille se tient bien collée au crâne.

De même, lorsque le baby s'endort sur le dos, le lobe des oreilles ne doit pas être redressé par le coussin trop mou.

Si l'enfant a été négligé pendant les douze ou dix-huit premiers mois de sa vie, il devient bien difficile d'empêcher que le pauvre enfant ne coure sa vie durant avec des oreilles écartées.

Pour rendre cette difformité moins apparente, on a imaginé, il y a nombre d'années déjà, une espèce de serre-tête, qui, au moyen de rubans de lin et de caoutchouc, enserre les oreilles et les maintient collées contre le crâne. Il faut, pour arriver à un résultat, que l'enfant porte ce serre-tête pendant six mois.

Et le nez ! Ceux qui ont écrit sur l'idéal de la beauté humaine ont toujours considéré un nez bien droit et un peu mince, comme indispensable à un beau visage.

Combien apparait disgracieux et laid un nez aplati et écrasé !

Si les mères étaient un peu plus au courant des soins que l'on peut donner aux enfants, nous ne rencontrerions pas aussi souvent d'enfants au nez mal conformé.

Le nez d'un nouveau-né est souple comme de la cire molle. Ses os ne sont pas encore durcis, et l'on peut, avec une pression douce et continue des doigts, dans le sens de la longueur, reproduite plusieurs fois par jour, transformer le laid petit organe en un joli nez grec.

Certainement, il faut de la délicatesse, de la patience et une main très légère pour que ce modelage donne un bon résultat et ne fasse pas mal à l'enfant. Il doit être continué sans interruption jusqu'à ce que l'enfant ait atteint deux ans. Plus tard, la mère devra faire attention que, suivant une habitude à laquelle sacrifient tous les enfants, le baby ne mette pas les doigts dans son appareil nasal, et qu'il ne se serve de son mouchoir qu'en ayant soin de ne pas le redresser.

Les préoccupations des jeunes mères ne doivent pas non plus négliger les soins de la bouche. On ne peut commencer asssz tôt l'entretien des petites dents des enfants en les nettoyant au moyen d'une brosse très, très douce.

Il est trop de mères qui ne s'en inquiètent pas, et l'on voit trop souvent d'enfants qui, avant l'âge de cinq ans, ont déjà les dents gâtées ou avariées.

Vers huit ans, quand ils ont leurs dents définitives, il arrive bien souvent que les maladies des dents de lait se sont communiquées à celles qui leur succèdent, et de pauvres bambins qui ne devraient pas savoir encore ce qu'est le mal de dents, en souffrent de cruelles douleurs.

Des charmantes jeunes filles qui devraient compter des rangées de perles au nombre de leurs attraits naturels, n'obtiennent ce résultat qu'après maints recours au dentiste.

Et tout cela par l'inadvertance de la mère ou la négligence de leur bonne.

***

Un mot maintenant sur les bains des enfants. Il ne devrait pas se trouver une maison où le lavage général et le bain journalier des nouveaux-nés ne soient considérés comme une cérémonie obligatoire. Et, cependant, nous pouvons prouver que 60 pour cent à peine des jeunes mères sont convaincues de la nécessité de ces soins.

Combien de jeunes femmes croient avoir fait tout leur devoir en venant regarder une fois de temps en temps leur petit prince Charmant dans sa baignoire et ne s'inquiètent nullement des suites dangereuses et souvent mortelles que peuvent entraîner des soins mal rendus ou une façon inintelligente de comprendre ces opérations très délicates.

Tous les objets qui doivent servir à la toilette des tout petits, doivent être préparés d'avance près de la baignoire. La chambre doit avoir—surtout pendant les temps froids — une température de 18°, et l'eau du bain de 27° Reaumur.

Bébé, aussitôt débarrassé de ses langes, doit être déposé sur une flanelle bien chaude, puis lavé avec une éponge très douce et du savon très tendre. Puis, aussitôt, il faut soutenir d'une main la tête et le dos de l'enfant et de l'autre ses petites jambes et le plonger rapidement jusqu'au cou dans l'eau, puis enlever le savon avec un chiffon bien doux. En aucun cas, il ne faut prendre l'enfant par les côtés du corps parce que la plus petite pression sur les côtés peut blesser les organes intérieurs.

Avant que l'eau ne se refroidisse, il faut retirer l'enfant et le poser sur une flanelle chaude et l'en entourer complètement.

Puis, découvrant prudemment chacun de ses petits membres, il faut le sécher jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'humidité sur tout le corps.

Là où la jeune mère découvrirait quelque rougeur, il ne faut pas employer de la poudre, mais de la vaseline ou du coldcream, qui donne bien meilleur résultat.

Il ne faut pas moins de prudence pour l'habillement des nouveaux-nés. L'enfant ne doit jamais être brusqué ou retourné trop subitement. On doit le rouler doucement dans ses langes d'un côté à l'autre.

Aucune épingle ne doit blesser, aucun nœud ne doit irriter la peau de l'enfant, ou lui faire mal. L'on voit encore parfois des mères imprudentes mettre à leurs enfants des objets de toilette qui laissent le cou et même les petites épaules à découvert. C'est aussi dangereux que de couvrir leur petit corps avec des objets trop lourds et trop chauds que leurs forces ne peuvent supporter.

Beaucoup de nouveaux nés viennent au monde avec la tête quelque peu difforme ou manquant de symétrie. Sur des crânes excentriquement déformés se trouvent parfois des enflures et des bosses.

Dans la plupart des cas, la nature se charge de les redresser, les excroissances disparaissent peu à peu et la tête reprend sa forme normale.

Lorsque cela ne se remet pas, les mains délicates de la mère peuvent obtenir de bons résultats par un massage très doux et très attentif. Les boursouflures disparaissent en quelques semaines et le crâne défectueux reprend peu à peu sa symétrie sous la pression délicate des doigts maternels.

Il est de la plus grande importance que tous ceux auxquels est confiée la charge des enfants pour un temps plus ou moins long, sachent comment ils doivent porter ce vivant petit paquet. Il faut bien comprendre qu'il ne doit pas être manié comme une poupée de bois. Et cependant, l'on voit trop souvent ces pauvres petites créatures, qui ne peuvent s'en plaindre, bousculées avec une ignorance, on pourrait dire une cruauté de mouvements brusques, dont le résultat pourrait être non-seulement une douleur passagère pour l'enfant, mais parfois des accidents mortels.

Après cinq mois, un enfant bien portant doit avoir doublé du poids qu'il avait à sa naissance. A sept mois, il doit pouvoir se tenir assis sans soutien. Entre neuf et dix mois, il doit pouvoir se tenir debout sans tomber, et à un an, il doit faire ses premiers essais de marche. Il ne faut jamais forcer un enfant à essayer de marcher s'il n'en marque pas le désir. Il ne manque pas de l'essayer lorsque ses muscles et ses os se sont suffisamment formés.

Le séjour au grand air est très sain, mais il ne faut pas l'exagérer pour les nouveau-nés. Il faut surtout observer que le vent ne frappe pas l'enfant directement au visage et que les yeux soient garantis du soleil. Que d'ennuis ne réservent pas aux mères les enfants dont la vue est mauvaise ou les yeux prématurément fatigués! Bien souvent, ce sont elles qui en sont la cause. Il est très joli d'abriter son bébé avec une légère ombrelle de dentelle, mais rien n'est plus fatal à la vue de l'e fant, qui perçoit trop directement les brillants rayons du soleil.

Une ombrelle d'étoffe épaisse, doublée de vert, est encore ce qui a été trouvé de mieux jusqu'ici pour préserver les enfants dans leur premier âge.

Espérons que ces conseils, suggérés par une vieille expérience, profiteront à beaucoup de petits qui ne peuvent se défendre contre l'ignorance, la frivolité ou même l'inintelligence de ceux qui les soignent.

B. D.
Garde-malade diplômée de
l'hôpital Royal Victoria.

Lettre d'une Plage Anglaise

Cromer, Norforlk. Le 16 août 1903.

Ma chère Directrice,

J'AI fui le cohu-bohu de Londres pour porter mes lares et pénates sur ce coin reculé de la côte de Norfolk. Quel bonheur d'avoir secoué de mes pieds la poussière de la capitale, et de jouir du grand calme des bois et de l'océan! Me voilà assise toute la matinée sur la plage, contemplant cette sauvage Mer du Nord qui vient se briser contre les digues; pas un ilôt, ni une côte lointaine pour venir trancher la monotonie, rien, rien que cette immense nappe miroitante, et parfois un grand paquebôt (se rendant soit à Lowestoft ou Yarmouth), qui sillonne l'horizon. En revanche, la plage est pleine de vie et d'entrain: D'abord, ce sont les baigneurs dégringolant de leurs cabines de bain pour se plonger dans l'élément salé; puis les enfants qui, leurs vêtements retroussés jusqu'aux genoux, clapotent dans l'écume, la pelle et la bêche en mains, les mamans et les hommes les regardent faire, tout en lisant et travaillant dans les nombreuses tentes et pliants, qui se dressent sur l'arrière plage, tandis que les promeneurs font leur exercice matinal sur les quais. Les bouffées de vent nous apportent de temps à autre des brins de mélodies, jouées par l'orchestre viennois sur la jetée. Des nègres, ou grimés comme tels, gesticulent sur le sable la mandoline en main; au fond, s'élève, entre des bosquets de verdure, le village de Cromer que domine le clocher de son ancienne église gothique, et là bas, sur le sommet des falaises qui longent la côte accidentée, on aperçoit quelque golfeur isolé à la recherche de sa balle. Soit dit en passant, le "golf course" ici, est une délicieuse promenade par monts et par vaux de trois heures de durée. L'après-midi, la plage est déserte: tout le monde fait des excursions et il y a embarras de richesses dans ce pittoresque comté de Norfolk — surnommé Popyland, à cause de la croissance extraordinaire de coquelicots. Les traditions historiques ne manquent pas non plus: En premier lieu vient Norwich, la capitale, qui date du 6ième siècle, puis il y a nombre de ruines intéressantes, tel que Beeston Abbey, jadis un couvent de bénédictines, fondé par Lady Isabel de Cressey,—puis Blickling Hall, où se passa la jeunesse de l'infortunée Anne Boleyn, la seconde femme du roi "Barbe-bleu" Henri VIII, puis Stanfield Hall où naquit la non moins infortunée Amy Robsart, l'héroïne du roman de Walter Scott, intitulé "Kenilworth." Les Romains, les Saxons, les Normands, tous ont laissé leurs traces, et à vrai dire, ces ruines vermoulues par l'âge, font rêver des races différentes qui habitèrent ces parages dans le lointain passé.

Le soir ramène le troupeau humain au bercail, et de 7 à 10 heures il y a encore musique sur la jetée: Qu'il fait bon s'y asseoir par une belle nuit d'été car on se croirait en pleine mer, en écoutant les vagues clapoter contre les parois couverts d'algues marines. La brise nocturne qui arrive directement du Pôle Nord (!) vient nous fouetter le visage. La lune se reflète dans la profondeur des eaux, mais sa pâle lueur est bien éclipsée par l'éclat brillant du phare qui domine le point le plus élevé de la falaise.........

CHRISTINE DE LINDEN.

PAGE DES ENFANTS

CAUSERIE

Figurez-vous une jolie maison à tourelles, encerclée d'arbres dont la cime se perd bien haut dans les nues ; en arrière, forêt de sapins gigantesques sur lesquels on aime à se reposer les yeux. Par exemple, inutile de penser à y pénétrer ; la terre détrempée par les pluies fréquentes nous en rend l'abord inaccessible, sans compter les "vilaines couleuvres" qui y pullulent, m'a assuré d'un petit air entendu mon amie Germaine, bambine à si joyeux printemps.

La multiplicité de jolis endroits dont la villa des Six abonde, nous a vite fait oublier cette légère ombre au tableau, ombre qui ne sert après tout qu'à faire ressortir avec plus d'avantage encore, les pittoresques beautés dont se montre prodigue ce petit coin privilégié de la nature.

Ici, rochers recouverts de mousse, entourés de sapins verts, charmants lieux de repos dont j'ai plus d'une fois savouré les douceurs ; là, grands arbres touffus à l'ombre toujours fraîche, à la brise toujours douce, où se trouve installée une balançoire que, d'un commun accord, mes petits amis avaient mise à mon entière disposition.

Quand le sol trop humide m'interdisait l'entrée sous bois, j'allais m'installer sous la vérandah d'où s'étend le panorama le plus gracieux possible, et qui renferme au premier plan la Pointe de Fraserville, dont les hôtels et les cottages mirent dans l'eau leur toit tout blanc.

La villa des Six est bien l'une des plus délicieuses maisons de campagne que je connaisse, et ses habitants sont si agréables, si hospitaliers, que vous ne les quittez qu'avec regret. Cependant, malgré toute l'affection que m'inspirait mes aimables compagnons de villégiature, mes préférences allèrent tout d'un bloc vers Germaine, la Benjamine de la maison. Si vous l'aviez vue m'expliquant un tas de choses d'un air important, levant vers moi ses yeux veloutés ombragés de longs cils, me montrant dans un joli éclat de rire une rangée de petites perles blanches qu'envierait le lapidaire le plus en renom. Avec ça, qu'elle est un personnage, ma petite Germaine, personnage dont la réputation n'est plus à faire. C'est une demoiselle dont la charité est sans bornes. Il n'est pas d'œuvre pie pas de kermesse, par exemple, qu'elle n'encourage toujours, à la condition qu'il y ait quelques compensations pour le palais ! ! tous les bazars la connaissent, et les dames patronesses donc !... Aussi, elle vous a une manière de marchander sur tel ou tel objet qui est absolument irrésistible et qui prouve d'une manière indéniable les tendances déjà économiques de notre héroïne.

La jeune maman, que ces dispositions amusent beaucoup, me racontait à ce sujet l'anecdote suivante :

Il y avait bazar, et ses proportions promettaient les résultats les plus satisfaisants. La grand'mère de Germaine figurait à la table la plus alléchante de toutes : celle des rafraîchissements. Grande réjouissance à la villa des Six, et inspection générale des fonds déposés en banque. Mais il fallait régler les dépenses afin d'avoir des munitions jusqu'à la fin, car l'assaut de la bourse devait durer quinze jours. Pas de sursis dans ces cas comme vous savez, il faut ou charger ou mourir, et mes petits amis ne voulaient pas mourir.

Cela alla rondement pendant quelque temps, grâce à la maman, qui, sans rien dire ravitaillait habilement la petite armée, dont l'arsenal s'en serait allé à la dérive sans ce renfort heureux.

Le dernier jour arrivé, Mlle Germaine fut obligé de constater avec ses frères et sœurs que la fortune traîtresse menaçait de les abandonner. Il ne restait plus à chacun que quelques sous, dernier souvenir de leur splendeur d'antan.

A la salle du bazar, chacun se dirigea vers l'endroit préféré. La Benjamine, dont le palais, fin connaisseur, se souvenait toujours, n'hésita pas sur la route à suivre. Sur la table, auprès de laquelle elle s'arrêta, s'étalait un amas de fruits, gâteaux et bonbons qu'on semblait avoir fait plus beau encore pour cette séance dernière. La petite regarda ses sous et la table séductrice.

Les dames s'empressèrent d'offrir à l'ardente acheteuse les biscuits les plus dorés, les crêmes les plus appétissantes, les confections les plus sucrées. Rien n'y faisait, et l'enfant restait indécise dans son choix. La grand'mère, avisant enfin un genre de gâteau de forme nouvelle, lui dit :

—Celui ci, Germaine, tu peux l'avoir pour deux sous.

La petite répondit en hochant la tête :

—Non, merci, tu les vends trop cher.

—Mais, en effet, en voici un autre, tout aussi délicieux que le premier, que je te laisserai pour un sou.

Notre Benjamine réfléchit quelques instants, puis levant vers la grand-maman ses beaux yeux pensifs :

—Dis donc, fit-elle, est-ce bien là ton dernier prix ?....

Je n'ai jamais présidé à aucune table de rafraîchissements, et je ne suis pas non plus grand'mère, mais je sais bien ce que j'eus fait dans un cas semblable, et je laisse ce problème à résoudre à toutes les grand'mamans qui me liront.

TANTE NINETTE.

Amusette

Comment faire un cochon avec un citron.

Prendre un citron bien mûr et de forme grasse et allongée A l'un des bouts, faire un petit coup de couteau et au milieu : ceci forme le museau A l'autre bout, introduire un petit bout de ficelle qu'on aura préalablement enduit de graisse pour le faire onduler. C'est la queue. Coupez ensuite deux oreilles dans un morceau de carton blanc, pas très épais, et les mettre dans deux petites incisions qu'on aura faites avec le couteau à la hauteur voulue au-dessus du museau. On fait deux yeux avec un morceau de charbon ou un crayon noir ; puis prenant quatre allumettes on les enfonce à l endroit où doivent être les jambes, et voilà maître cochon sur pied Une autre fois je vous montrerai comment faire une délicieuse petite poupée avec un coquelicot.

CHRISTINE DE LINDEN.